

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 3 JANVIER 1847.

No. 2

LETTRE PASTORALE DE MGR. DE LANGRES.

Mgr. l'évêque de Langres, dont l'activité et la sollicitude pour le bien de l'Eglise ne se ralentissent pas un instant, vient de communiquer au clergé de son diocèse l'instruction suivante, adressée par lui l'an dernier, à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de son petit séminaire. Le prélat y traite de la nécessité d'introduire dans les classes de littérature l'étude des grands écrivains latins et grecs que le christianisme a produits. Les idées de Mgr. l'évêque de Langres sur ce sujet si important ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut degré tout le clergé français et tous les hommes qui ont à cœur l'avenir et la gloire de la religion catholique.

A Messieurs les supérieurs, directeurs et professeurs de notre petit séminaire.

Messieurs,

Depuis longtemps, et bien avant même que nous eussions l'honneur d'être placé à la tête de ce diocèse, des doutes sérieux agitaient notre âme au sujet des auteurs exclusivement païens donnés pour unique sujet d'études à la jeunesse chrétienne dans tout le cours de ses humanités grecques et latines.

Nous étions encore assis sur les bancs du collège que déjà nous nous demandions comment il se pouvait faire que l'esprit de mensonge eût seul reçu le privilège des grâces du langage; et lorsqu'ensuite nous fûmes chargé nous même d'enseigner à d'autres cet art de bien dire, qui, considéré dans sa source première, est une émanation merveilleuse du Verbe de Dieu, nous nous refusions à croire que ce Verbe fait chair, qui avait bien voulu donner ce talent en partage à ses ennemis, comme il le fait souvent pour tous les autres dons de la nature, l'eût cependant refusé à cette Eglise qu'il s'est acquise par son sang et qu'il s'est unie au point que, selon l'étonnante expression de saint Jean, il en a fait son épouse.

Oh! combien de fois nous avons gémi d'être réduit à concentrer tout notre enseignement littéraire dans les souvenirs tout idolâtriques d'Athènes et de Rome, et à faire exclusivement admirer, pour la forme, dans l'application journalière de l'intelligence, ce que nous étions pourtant obligés de faire mépriser, pour le fond, dans les lumières et les sentiments de la conscience chrétienne.

Combien de fois avons-nous regretté amèrement dans nos auteurs classiques l'absence totale de pensées sanctifiantes et de ce nom adorable et béni, de ce nom au-dessus de tout nom, dont notre admirable saint Bernard a dit que toute nourriture spirituelle est fade et sans suc si elle n'en est pénétrée, que tout livre est vain et que tout discours est insipide s'ils n'en sont assaisonnés; de ce nom qui est, dit-il, un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, une ineffable suavité à l'âme. "Aridus est omnino animæ cibus si non oleo isto infunditur. Insuper est si non hoc sale conditur. Si scribas, non sapit mihi nisi lego Jesus: si disputas aut conferas, non sapit mihi nisi sonnerit ibi Jesus. Jesus mel in ore, in aure melos, in corde júbilus.

Voilà quelles étaient nos pensées, Messieurs, à une époque de notre vie où, sous l'empire de préventions conçues dès notre bas âge, nous ne pouvions pas encore apprécier les trésors littéraires de l'Eglise, que d'ailleurs nous connaissions à peine.

Mais à mesure que nous élevâmes au-dessus de nos propres convictions, nous avons examiné avec une impartialité calme et consciencieuse les écrits de nos docteurs et de nos Pères dans la foi, notre étonnement a changé d'objet. Nous nous sommes demandé, non plus comment l'Eglise de Dieu n'avait pas eu les hautes qualités du langage tout aussi bien que les églises de Satan, car nous avions sous les yeux et sous la main la preuve manifeste du contraire mais comment il était arrivé qu'au sein même du christianisme on eût délaissé, dédaigné, méconnu, et, du côté de l'éducation, tout à fait oublié les nombreux et incontestables chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne, pour n'étudier, n'admirer, et, humainement parlant, n'adorer que les œuvres littéraires du paganisme.

Certainement ces dernières ont bien aussi leur mérite supérieur, et comme nous l'avons dit, le talent de parler et d'écrire est un don de la nature qu'a laissé en commun à tous les enfants des hommes. Celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui répand sa pluie fécondante sur la terre des pécheurs comme sur celle des justes. Mais ce que nous ne pouvons admettre, et ce que cependant on a longtemps laissé croire, c'est que ce don précieux soit le privilège de l'erreur. Nous savons, pour la consola-

tion de notre foi, et nous proclamons aujourd'hui, pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'en est pas ainsi.

Mais avant d'introduire dans l'enseignement classique de notre petit séminaire une modification essentielle pour laquelle nous allons vous demander votre concours, nous avons voulu, Messieurs, vous en présenter les motifs, en vous faisant voir:

1o. Combien l'étude exclusive des auteurs païens est dangereuse, surtout pour la foi.

2o. Combien l'étude de ces auteurs chrétiens présente d'avantages, même sous le rapport littéraire.

§1.

Il faut être juste envers tous, ainsi le veut la droite raison. N'applaudir qu'àux œuvres de ses ennemis, même quand il ne s'agit que d'art ou de talent, ce n'est pas de la générosité, c'est de la folie et de l'injustice.

Avouons le donc avec douleur et avec honte, Messieurs, l'ennemi du Seigneur et de son Christ a dû se réjouir de toute sa joie infernale quand il a vu pendant plusieurs siècles des peuples tout chrétiens donner le Parthénon ou le Colysée comme les seuls vrais modèles du beau et du grand, et ces mêmes peuples chrétiens déclarer unanimement que les basiliques élevées dans les âges de foi n'étaient que des monuments de décadence et de mauvais goût.

Mais, soyons-en sûrs, il s'est réjoui bien plus encore en voyant toutes les jeunes générations qui se succédaient pendant le cours de ces siècles, élevées dans l'habitude d'un dédain absolu pour le langage des grands génies et des grands saints qui ont été les colonnes de l'Eglise de Dieu, et, à cet âge où les impressions sont si profondes, livrées à l'admiration exclusive des œuvres littéraires conçues sous le règne de toutes les erreurs et de tous les vices.

Cet ennemi de nos âmes sait mieux que nous encore combien, en fait de langage, la forme tient au fond, et combien facilement le discrédit de la doctrine est produit par la déconsidération de la parole.

Nous ne jugeons et surtout nous ne condamnons personne; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que si nous avions vécu un siècle plutôt, nous eussions malheureusement partagé toujours nous-même ceux que nous déplorons ici. Mais nous voulons, Messieurs, vous faire remarquer ce qui s'est passé alors, hélas! et ce qui se passe encore presque partout.

Pendant près de trois cents ans on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société: "Formez votre goût par l'étude des bons modèles; or les bons modèles grecs et latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux Docteurs et à tous les écrivains de l'Eglise, leur style est défectueux et leur goût altéré, il faut donc bien se garder de se former à leur école." Voilà ce qu'on a dit et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

De là, Messieurs, qu'est-il arrivé! Ce qui devait arriver nécessairement, c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept Sages de la Grèce presque autant que devant les quatre évangélistes; à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints; et enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes?

Croit-on, Messieurs, que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la Révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même? Et si, pendant ces jours d'anarchie où la dépravation qui fermentait dans les entrailles de la société put paraître sans frein; si, dans ces jours de révélations horribles, cette raison, arrivée au paroxysme de son orgueil, reçut sous les traits d'une déesse impure l'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, n'est-il pas permis de dire que deux siè-